

Lurelu



Chantale Lalonde et Scholastic : entre ici et là-bas

Isabelle Crépeau

Volume 35, Number 3, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68185ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Crépeau, I. (2013). Chantale Lalonde et Scholastic : entre ici et là-bas. *Lurelu*, 35(3), 7–8.



Chantale Lalonde et Scholastic : entre ici et là-bas

Isabelle Crépeau

Scholastic est l'une des plus vieilles maisons d'édition jeunesse, avec ses quatre-vingt-onze ans bien sonnés. Chantale Lalonde, directrice de la division francophone de Scholastic Canada, se montre fière de poursuivre en français la mission de l'entreprise qui, au fil du temps, est restée très inspirée par la vision de son fondateur Maurice Robertson, dit Robbie.

«Nous avons eu deux PDG seulement, dit-elle, le père qui a fondé Scholastic et son fils, M. Richard Robertson, toujours en vie, notre PDG actuel. La mission a très peu changé depuis quatre-vingt-dix ans. Les Éditions Scholastic ont été fondées parce que Robbie Robertson trouvait que l'information journalière n'était pas à la portée des enfants; alors il a commencé à publier des petits fascicules pour expliquer la politique, le vote et les élections, les avancées de la science... Ces séries de fascicules étaient vendues dans les écoles. Il a ainsi ouvert le marché scolaire. Puis il est allé voir des éditeurs américains pour acheter des droits de livres afin de pouvoir les vendre par le biais de ses petits magazines. C'est ainsi qu'ont commencé les clubs de lecture aux États-Unis. Scholastic Canada, pour sa part, a été fondée il y a une cinquantaine d'années. La mission de Robbie n'a pas changé : il voulait faire lire les jeunes, amener l'actualité et l'information à leur niveau, et il a réussi.»

D'ici, de là

Chantale Lalonde est à la direction de la division francophone depuis une quinzaine d'années. C'est la vie qui l'a conduite à Toronto. Ayant grandi à Laval et fait ses études en bibliothéconomie à Montréal, elle choisit à la fin de ses études de suivre son amoureux à Sept-Îles : «Puis de Sept-Îles, nous sommes revenus à Montréal avant de partir pour Toronto. Je ne parlais pas anglais et j'essayais de me trouver un

poste en français. Il y a plus de vingt ans, ce n'était pas facile! J'ai vu une petite annonce dans le journal : Scholastic recherchait une assistante à l'éditrice. J'ai travaillé quatre ans à ce poste, je m'occupais des clubs de lecture en français.»

Une nouvelle mutation de son conjoint vers Winnipeg vient mettre fin à cet emploi. Mais lorsqu'elle revient à Toronto, quelques années plus tard, les liens d'amitié qu'elle avait développés chez Scholastic sont toujours bien vivants et les portes lui sont ouvertes. Elle hésite à réintégrer l'équipe, parce qu'elle est en plein processus d'adoption et qu'elle deviendra bientôt maman... Mais on lui permet de prendre le temps qu'il lui faut. Après avoir passé six mois avec sa fille, elle entre chez Scholastic. Depuis, elle vit à Toronto avec sa famille.

Par-ci, par-là

À son arrivée en poste, elle est stimulée par les défis qui l'attendent et le cadre de travail. Elle me raconte : «À l'époque, nous avions les clubs de lecture. Nous faisions aussi de l'édition, mais pas plus de soixante-quinze titres par année, alors que maintenant on en publie près de 225! Nous avons agrandi le club de lecture, qui n'est pas très présent au Québec à cause de certaines restrictions, mais très actif dans l'Ouest et dans le reste du Canada et beaucoup aux États-Unis. Nous voulons que les enfants puissent, partout au Canada, avoir accès aux livres en français, aux traductions ainsi qu'aux œuvres originales, comme les livres que nous avons produits avec Gilles Tibo, Geneviève Côté, Philippe Béha. Je suis très fière de ça.»

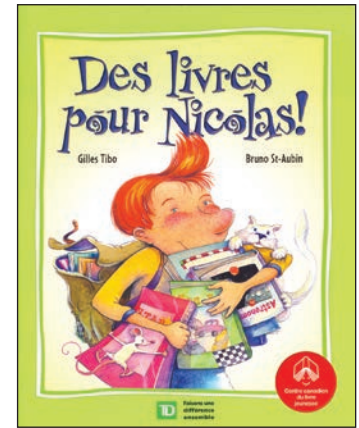
Pour elle, l'important, c'est de pouvoir offrir le plus large éventail de livres possible pour que chaque enfant puisse y trouver son compte : «Si, demain matin, une petite librairie hors Québec voulait ouvrir une section jeunesse en français, trouverait-elle

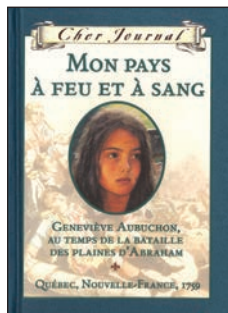
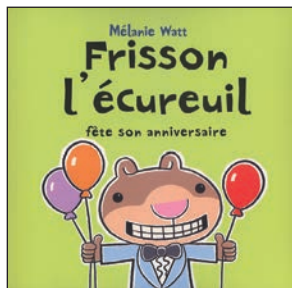
chez Scholastic tout ce dont elle a besoin? Si ma réponse est oui, je suis très contente. Il y a de l'immersion en français partout, et c'est un peu notre force. Je m'assure qu'on a des livres pour bébés, des livres pour les garçons, pour les filles, qu'on offre une belle variété de traductions et d'œuvres originales, que tout est bien étoffé et qu'on est en mesure de répondre à ce qui nous est demandé. C'est passionnant, excitant! Faire lire les enfants, il n'y a rien de plus grandiose.»

Une mission, me déclare-t-elle, qu'elle ne saurait remplir sans l'apport d'une équipe solide. Une quinzaine de personnes travaillent à la section francophone du bureau de Toronto. Elles sont toutes francophones. Les responsabilités sont partagées, mais l'esprit de collaboration semble présider : «On ne fait pas affaire avec un comité d'évaluation, nous avons dans l'équipe une personne responsable du marché des libraires, une autre chargée des clubs de lecture, une qui s'occupe des festivals du livre... Quand on a fait le tour du bureau, si tout le monde veut publier ce livre-là en français, c'est parce que tous en voient l'intérêt.»

À partir de là

Le choix de livres se fait d'abord à même le catalogue des Éditions Scholastic Inc. au Canada, aux États-Unis, mais aussi en portant une attention particulière aux filiales de Scholastic. Très heureuse de son catalogue d'automne 2012, l'éditrice m'explique : «Nous avons des gens qui publient en Australie, en Angleterre, Scholastic a une succursale au Mexique, en Inde, un peu partout dans le monde. Alors, on sélectionne d'abord des auteurs de la maison, puis ensuite on essaie de combler les lacunes avec des œuvres d'éditeurs canadiens et des œuvres originales. Parfois nous trouvons aussi quelques titres du côté des éditeurs





américains, comme avec la série “Fancy Nancy”, qui est devenue “Mademoiselle Nancy” en français.»

M^{me} Lalonde tient surtout à continuer à développer des créations originales avec des auteurs et des illustrateurs du Québec. Elle en a fait une priorité dès ses débuts chez Scholastic, si bien que d’un titre original en français par année, la maison est passée à deux et maintenant à trois ou quatre annuellement. Elle se souvient : «Pour notre vingt-cinquième anniversaire, j’avais demandé deux choses à mes patrons : publier un livre avec un auteur et un illustrateur québécois, et traduire la série “Cher journal” en français. Un succès des deux côtés.»

L’album *Des livres pour Nicolas!* (Gilles Tibo et Bruno St-Aubin) convenait parfaitement pour souligner l’anniversaire de Scholastic. Depuis, la série «Nicolas» s’est enrichie et comprend maintenant sept titres, aussi traduits en anglais, qui se sont vendus à plus de 250 000 exemplaires. M^{me} Lalonde précise : «L’album *Mon ami Henri* de Philippe Béha a été fait dans les deux langues. Celui de *Pluie de souhaits*, illustré par Geneviève Côté, d’une grande auteure canadienne-anglaise, Jean Little, est sorti à la fois en anglais et en français. Nous sommes très fiers de cela!»

Toujours dans l’objectif de mettre le plus de livres possible entre les mains des enfants, on essaie, chez Scholastic, de garder les livres à un prix bas. Tant les romans que les albums. La directrice veut produire de plus en plus de romans pour les adolescents et les préadolescents. Elle souhaite aussi continuer d’élargir l’éventail de thèmes abordés du côté de l’album : «C’est tout un travail d’équipe. Il faut savoir oser avec un livre plus risqué et qu’on aime. Des fois, ça marche, des fois pas. Mais comme je le dis souvent, on ne fait pas des chirurgies à cœur ouvert, on fait des livres pour enfants. On a d’agréables surprises!

Comme, par exemple, le succès de la série “Frisson” de Mélanie Watt.»

Par ici comme par là

Tout au long de l’entrevue, Chantale Lalonde ne cache pas la difficulté et les défis particuliers que représentait la situation de Scholastic au Québec. Partout dans le reste du Canada, Scholastic est essentiellement présente du côté des classes d’immersion : «C’est un marché qu’on a beaucoup travaillé à développer et qu’on tient à garder, explique-t-elle. On ne néglige pas le marché québécois, mais c’est un marché qui va de soi... La structure en place au Québec est différente. Avec les envois d’office, ici, on achemine nos livres chez le libraire et le libraire prend en charge le reste. Du côté du Canada anglais, c’est une structure tout à fait différente : il faut présenter nos livres à chaque catalogue, ce n’est pas un envoi d’office; c’est le libraire qui va nous dire le nombre d’exemplaires qu’il veut avoir. Au Québec, c’est plus structuré et presque rigide. Mais on arrive tout de même, avec des librairies comme Renaud-Bray, Archambault ou Monet, à développer des campagnes de marketing ou des événements spéciaux. Ce sont des réalités très différentes et c’est très stimulant de travailler avec les deux marchés.»

Disons que le pari, au départ, n’était pas gagné. Il y a quinze ans, l’image de Scholastic, au Québec, était peu glorieuse : «C’était un peu les “méchants” Anglais et les “petits” Français! Pour le Québec, on est aussi les “étrangers”, ceux qui viennent de Toronto... Il y a quinze ans, quand je me présentais chez un libraire, on s’étonnait du fait que je parlais français! Mais oui, nous parlons tous français : nous ne pourrions pas faire de livres en français si nous étions anglophones... Depuis, je pense que les gens ont vu que nous travaillons fort et cette image-là me semble moins vraie. Je l’ai

toutefois longtemps sentie présente... Je me disais, par contre, qu’on ne pouvait pas leur en vouloir... Il y a eu des maladroites. Je crois que, quand on s’implique quelque part, il faut le faire avec les gens qui sont en place. On ne peut arriver au Québec en voulant changer les règles. Elles sont là, et il faut les observer. Il y en a qu’on aime, d’autres pas. Avec le temps, nous avons su trouver une position sereine. Mais bien avant mon arrivée, Scholastic se montrait très agressive avec ses clubs de lecture entre autres, et ça, c’était très mal vu ici. Si on a les clubs de lecture, on n’a pas les libraires. Je préfère avoir les libraires : c’est la position que j’ai défendue, c’était le prix à payer pour faire la paix avec le Québec. Tranquillement, notre image s’est précisée, à savoir que nous faisons des livres pour tout le monde, pas seulement des livres pour l’immersion, le but ultime étant de publier un livre que l’enfant aimera et qu’il développera ainsi le goût de lire.»

D’ici là

C’est, je le devine entre ses mots, une somme de tact, de doigté, de patience et de sensibilité qu’il lui a fallu déployer pour en arriver là... Elle sourit, visiblement fière du travail accompli et tellement enthousiaste pour la suite des choses.

«Ce à quoi je crois beaucoup, précise-t-elle, c’est qu’il faut pouvoir mettre dans la main des enfants le plus de livres possible. C’est comme ça qu’ils apprennent à lire. Il faut qu’ils en aient une variété infinie. Chaque enfant est différent, chacun doit pouvoir trouver son livre... et pour ça, ça prend beaucoup, beaucoup de livres...»

Site Web : www.scholastic.ca/editions